

Le tout maintenant est de trouver un moyen de réaliser ; mais cela me regarde !

Roustan, comme nous l'avons dit, avait été camarade de collège de Daniel de Serves, mais il était de deux ou trois ans plus vieux que lui, son éducation ayant été retardée par des malheurs de famille. Dès cette époque, c'était déjà un type assez étrange, se détachant de l'uniformité de ses condisciples par certaines originalités qui semblaient voulues. Il était solitaire, se mêlait rarement aux groupes, jouait peu, et on lui trouvait le regard sournois et louche. Daniel de Serves, d'humeur enjouée, éclatant de santé, bruyant, était le seul qui parvenait parfois à le déridier. Le contraste de cette nature avec la sienne semblait l'attirer. Il se rappelait tout cela pendant la toilette sommaire qu'il faisait dans la chambre de son ami. Maintenant qu'il avait trouvé sa voie, il n'avait plus les façons voilées qu'on lui avait connues au collège. Daniel avait été tout étonné de le trouver si changé, devenu presque bavard. Les deux amis s'étaient revus rarement depuis la pension.

Pendant que le gentilhomme rentrait chez lui et reprenait la vie qu'il avait quittée un instant pour le collège, Roustan jeté hors de la maison presque sans ressources, sans avoir pu même terminer ses études, partait pour Paris, où il arrivait le gousset vide, la dent affamée, l'œil brûlant. Qu'avait-il fait pendant dix ans, avant de devenir le financier sérieux pour lequel il se posait ? Il avait négligé de le dire à son ami, mais nous allons combler cette lacune.

Après avoir, pendant trois ans traîné la misère, mais une misère noire, il fit un jour une rencontre qui décida de sa destinée. C'était au tournant de la rue Montmartre et du boulevard. Depuis un moment, un garçon de son âge à peu près semblait le regarder avec attention. Roustan allait ouvrir la bouche, car il l'avait aperçu aussi, quand l'autre s'écria :

— Mais je ne me trompe pas ? C'est Roustan.

— Lui-même, répondit tristement le jeune homme qui rougit de son délabrement.

— Tu es donc à Paris ?

— Comme tu vois.

— Depuis longtemps !

— Depuis trois ans.

— Et qu'y fais-tu ?

— Dame, rien pour le moment, je cherche.

L'autre eut un sursaut d'étonnement.

— Tu n'as pas de travail ?

Non, je ne trouve rien.

— Viens *chiner* avec moi.

— Que fais-tu ?

— Je viens de fonder un *canard* financier, la *Sauterelle*.

— Toi ?

Et l'autre ajouta avec un gros rire :

— Ça te surprend, hein ? Car je ne mordais pas aux chiffres comme toi. Mais on ne fait pas toujours ce qu'on veut. On fait ce qu'on peut. Mon père est mort et je suis resté seul avec un capital insuffisant pour me tirer d'affaire.

— Il faudrait encore savoir, dit Roustan, si je pourrais remplir l'emploi.

Son interlocuteur haussa les épaules.

— Parbleu ! ce n'est pas la mer à boire. Tu dois être assez débrouillard. As-tu du style ?

— Pas l'ombre, hélas !

— C'est ce qu'il nous faut. Le style est la mort des écrivains financiers. Il faut être sec, ne dire que ce qu'on

doit dire et ne pas se perdre dans les phrases. D'ailleurs, tu n'écriras pas tout de suite. Il faut t'initier au métier d'abord.

Le directeur de la *Sauterelle* prit Roustan sous le bras et lui expliqua ce qu'il aurait à faire. Voir les directeurs des maisons financières, leur proposer de faire leur éloge et l'éloge de leur maison à tant la ligne, et, s'ils ne voulaient pas d'éloges, les menacer de ne pas garder le silence sur leurs tripotages, un silence complice. Roustan saisissait fort bien. Son œil noir pétillait. En effet, il se fit remarquer rapidement. Il avait déjà la souplesse, il acquit rapidement l'aplomb qui lui manquait encore. Ses phrases étaient perfides comme les coups de poignard dans le dos. On commença bientôt à le craindre et à ne plus oser rien lui refuser. Il jugea alors le moment venu de se brouiller avec la *Sauterelle* et de se mettre dans ses meubles. Il fonda le *Scorpion*, feuille venimeuse dont les moindre morsures étaient mortelles. Plusieurs années se passèrent ainsi. Il vivait, il vivait grassement même, mais il ne faisait pas fortune. Ce qui lui manquait, c'était le capital initial, la somme suffisante pour le lancer tout à fait, pour lui permettre d'entreprendre quelque grande affaire. Il se maria, risqua le dot de sa femme et la perdit. Sa femme même mourut quelque temps après, lui laissant un fils de deux ans.

L'idée qui l'obsédait ne l'avait pas quitté, au contraire. Il jugeait, par la facilité avec laquelle on lui abandonnait l'argent qu'il gaspillait à droite et à gauche, des gains rapides, considérables que devaient faire les financiers qui étaient ses justiciables. Il voulait donc devenir banquier à son tour, fonder une maison, jeter les bases d'une fortune solide, assise. Il fit les plans de la banque des Deux-Mondes. Puis il lui fallait de l'argent et il chercha parmi ses relations. Alors le nom de Daniel de Serves lui sauta aux yeux. C'était le naïf qu'il lui fallait, Daniel était riche, n'était jamais sorti de son pays. Ils s'étaient quittés en bons termes. Il serait facile de l'amener à composition. Malheureusement, le gentilhomme solonais était marié. Roustan se souvenait même qu'il avait reçu autrefois une lettre de faire part, qui lui était parvenue au milieu de mille crochets et de mille détours qui donnaient une haute idée de la sagacité des employés de la poste. Néanmoins, il fallait tenter l'aventure. C'était une occasion de refaire connaissance. S'il échouait, il le verrait bien. Il partit. Nous avons vu comment il était arrivé, comment il avait été reçu et quel germe empoisonné il avait déjà déposé dans le sein de son ami.

Il avait fini de se nettoyer. Il descendit. Le soleil inondait maintenant tout le jardin d'une véritable nappes d'or. Resté indécis sur le perron, il chercha Daniel des yeux et ne tarda pas à l'apercevoir. Il courut à lui.

IV

Après le déjeuner, Roustan avait fait la conquête même de Mme de Serves. Il s'était montré empressé et spirituel. Il avait joué avec les enfants, avait parlé de son fils qu'il adorait, rappelé les années passées au collège avec Daniel, narré les espérances de celui-ci, vanté les douceurs de la vie de province et fait une peinture affreuse de l'existence brûlée des Parisiens. Mais il était dans la fournaise, obligé de rôtir comme les autres. Comme il enviait le calme de leurs champs, l'air embaumé de leurs sapins !

— Il faut nous rester plusieurs jours, dit Mme de Serves.